



Pour une révolution pédagogique dans l'enseignement supérieur

Congrès de l'UNEF, 10 avril 2017

André Antibi, professeur émérite à l'université Paul Sabatier de Toulouse, Président du [MCLCM](#)¹

Tout d'abord, je tiens à remercier l'UNEF de m'avoir invité à participer à son congrès. Un empêchement de dernière minute m'empêche d'être présent, mais je tiens à faire part succinctement de quelques réflexions sur la place de l'enseignement à l'université ; plus précisément expliquer pourquoi, comme l'UNEF, je soutiens l'idée d'une révolution pédagogique dans l'enseignement supérieur, en précisant certains points mentionnés dans le texte d'introduction de l'atelier que je devais co-animer.

Il conviendrait, bien-sûr, d'améliorer les conditions matérielles : amphes et salles de TD surchargés, par exemple. Mais il conviendrait aussi de faire évoluer le statut d'enseignant-CHERCHEUR, et notre façon d'évaluer les élèves et les étudiants. Ce dernier point sera présenté par Thomas Bottin, référent pour l'académie de Versailles du MCLCM, chargé de la mise en place du système d'évaluation par contrat de confiance.

Quant au premier point, je joins ci-dessous un extrait de mon livre « [50 paradoxes dans l'enseignement, pour en rire ou en pleurer](#) », plus précisément un extrait du chapitre « *Université, peut tellement mieux faire !* ».

Enseignant – CHERCHEUR

Les universitaires, d'après leur statut, ont pour mission d'enseigner et de faire de la recherche. Il est légitime de penser que chacune de ces deux activités a la même importance.

Paradoxalement, ce n'est vraiment pas le cas. Comme le laisse supposer la différence des caractères du titre de ce paragraphe, la recherche occupe une place bien plus importante que l'enseignement. Une telle différence de statut se manifeste à tous les niveaux : recrutement et promotions des enseignants-chercheurs, valorisation de l'acte d'enseigner, reconnaissance de l'intérêt de productions pédagogiques, ...

Durant toute ma carrière, j'ai essayé vainement, dans mon entourage, de faire évoluer cette situation assez surréaliste, et particulièrement négative pour les étudiants, et plus généralement pour notre pays, à une époque où la concurrence internationale est de plus en plus rude.

Je suis convaincu que les activités de recherche et d'enseignement ne sont absolument pas incompatibles, bien au contraire. La spécificité de l'université, par rapport au CNRS par exemple, devrait être de mener en parallèle ces deux activités, le mieux possible. Malheureusement, il n'en est rien. La réputation des universitaires repose essentiellement sur leurs publications scientifiques. L'activité d'enseignement est bien moins considérée.

Dans un tel contexte, on peut aisément comprendre l'attitude de la plupart des universitaires qui se consacrent essentiellement à leurs activités de recherche, et qui peuvent ainsi avoir de brillantes carrières, même lorsque leur médiocre réputation d'enseignant est clairement reconnue. Souvent même, ils éprouvent un sentiment de supériorité vis à vis de leurs collègues qui se consacrent trop à leurs activités d'enseignement...A ce sujet, nous devons déplorer que parfois certains enseignants-chercheurs ne participent pas toujours aux délibérations d'examens.

Certains, parfois de bonne foi, justifient cette situation en s'appuyant sur le fait qu'il est difficile, voire impossible d'évaluer les activités d'enseignement, que l'opinion des étudiants sur un enseignant peut résulter d'une certaine démagogie du professeur. Je peux affirmer que c'est faux ; les activités pédagogiques ne se réduisent évidemment pas uniquement aux qualités éventuelles d'acteur de théâtre du professeur. La production de documents pédagogiques écrits peut être évaluée bien plus facilement que la plupart des publications scientifiques accessibles à un nombre très restreint de lecteurs. Il en est de

¹ *Mouvement Contre La Constante Macabre.*

même des activités d'encadrement d'étudiants en difficulté, de la mise en place d'équipes pédagogiques...

En amphi, on gratte...

Personnellement, j'ai toujours essayé d'atteindre l'objectif suivant concernant mes cours : faire en sorte que la majorité des étudiants aient compris à la fin de la séance ; il leur restait alors à travailler par eux-mêmes pour assimiler et être capable de réinvestir. Très souvent dans ma carrière, des étudiants, surpris d'avoir compris, m'ont demandé si je traitais vraiment tout le programme. Ils avaient visiblement l'habitude de ne comprendre que partiellement en fin de cours, parfois même pas du tout ; cet état d'esprit, malheureusement fréquent, relève en grande partie d'une tradition ridicule, et incite souvent certains étudiants à rester chez eux plutôt que d'aller en cours. En effet, on peut raisonnablement poser la question suivante : A quoi cela sert-il d'aller en cours dans ces conditions, surtout lorsque l'on dispose de bons livres ?

Pourquoi une telle situation ?

Le poids de la tradition joue un rôle important, bien-sûr. Mais de plus, cette situation est la conséquence du fait que, dans les commissions d'avancement, les décideurs ont eux-mêmes bénéficié de cette situation dans leur carrière. Pour eux, changer les règles du jeu, c'est implicitement remettre en cause leurs compétences. A titre d'exemple, comment peut-on imaginer que certains enseignants occupant un poste de responsabilité, peu appréciés de leurs étudiants, attachent une grande importance aux activités d'enseignement ? Cela signifierait qu'ils ne méritent pas vraiment les promotions dont ils ont pu bénéficier...

Une remarque importante

On pourrait croire d'après le ton très désabusé de ce qui précède que tous les universitaires qui font carrière sont de mauvais enseignants. Ce n'est évidemment pas le cas. Mais la conjoncture est telle que certains enseignants, attirés par la pédagogie au début de leur carrière, s'en détachent progressivement, car ils font passer leur carrière avant leur conviction.

Des prétextes

Dans le contexte décrit ci-dessus, j'ai souvent entendu de la part de certains collègues, cherchant à expliquer cette situation préoccupante, des remarques du type suivant :

"Les étudiants sont nuls", "Le bac ne vaut plus rien"

ou encore :

"Si les bons élèves venaient à l'université au lieu d'aller en classes préparatoires, ça irait mieux..."

Effectivement, si tous les élèves étaient très bons et n'avaient pas tellement besoin de professeurs, l'enseignement serait moins fatigant et ça irait probablement mieux.

Soyons sérieux. Nos étudiants ne sont pas nuls du tout. Je trouve d'ailleurs particulièrement désobligeant vis à vis des malheureux élèves qui n'ont pas eu la chance d'obtenir leur bac, surtout le bac S, de qualifier de "nuls" ceux qui l'ont eu ; désobligeant également vis à vis des professeurs du secondaire qui font de leur mieux pour former leurs élèves.

Quant au baccalauréat, c'est un examen très sérieux. Les sujets sont posés généralement de manière à récompenser le travail fourni, en évitant des pièges.

Enfin, concernant les classes préparatoires, il est vrai qu'elles accueillent en général de meilleurs élèves que l'université. Mais je pense que la vocation d'un universitaire devrait être de relever ce type de défi, de savoir intéresser nos étudiants, et de les faire progresser. Je suis persuadé que cela est possible, que l'Université en a les moyens. Encore faut-il, bien-sûr, vouloir relever ce type de défi.